

une si inconcevable cruauté, ils n'ont aucune nouvelle de ce chef.

Gardant les principaux moines comme otages, Blancon ordonne aux plus jeunes religieux de guider ses soldats et de fouiller avec eux tous les points du monastère. Les trésors trouvés sans gardien dans une salle font pousser des cris d'étonnement et de convoitise aux huguenots. Mais Blancon fait respecter ces richesses qui appartiennent à l'armée ; il place une garde fidèle à la porte qu'il ferme lui-même, et brûlant d'impatience, dirige les recherches avec une activité que partagent ses soldats. Le terrible baron est un des chefs les plus intelligents de son parti ; le succès a toujours couronné ses entreprises ; si sa main de fer impose une dure discipline, en campagne, il est facile à ses soldats quand ils pillent les papistes ; lui seul d'ailleurs peut imposer la tranquillité à une ville qui frémit d'impatience comme Lyon la catholique. Chaque huguenot comprend la perte que ferait le parti protestant s'il était privé de ce chef et, sans espérer beaucoup de le retrouver vivant, puisque sa voix ne répond point à l'appel des huguenots dans les cloîtres du monastère, on parcourt minutieusement toute l'île, les bâtiments, les chapelles, les cellules, les jardins et jusqu'à ces plis de rochers que la Saône baigne et qui laissent pousser de maigres broussailles dans leurs anfractuosités.

Cependant, un soldat qui avait traversé l'église et investi d'un œil curieux les moindres coins du sanctuaire, aperçoit, dans un angle obscur, une porte étroite et basse surmontée d'une petite croix en marbre noir. Il s'approche. La clef qui est à la serrure tourne en